

## Le roi s'enfuit. Varennes et l'origine de la Terreur

Annie Duprat

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/2172>

DOI : [10.4000/ahrf.2172](https://doi.org/10.4000/ahrf.2172)

ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2005

Pagination : 159-162

ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Annie Duprat, « Le roi s'enfuit. Varennes et l'origine de la Terreur », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 339 | janvier-mars 2005, mis en ligne le 24 avril 2006, consulté le 13 mai 2023.

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/2172> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.2172>

---

Ce document a été généré automatiquement le 13 mai 2023.

Tous droits réservés

---

# Le roi s'enfuit. Varennes et l'origine de la Terreur

Annie Duprat

---

## RÉFÉRENCE

Timothy Tackett, *Le roi s'enfuit. Varennes et l'origine de la Terreur*, traduit de l'américain par Alain Spiess, Paris, La Découverte, 2004, 288 p., ISBN 2-7071-4238-7, 19,50 e.

- 1 « Dans un livre destiné en partie à un large public, il était important de présenter une version mise à jour de cette aventure, avec ses drames humains, emblématiques à de nombreux égards du drame et de la tragédie de la Révolution ». Timothy Tackett introduit par ces termes l'édition française de son livre, dont le projet est ainsi fixé. Histoire d'un événement-clé de la Révolution, l'affaire de Varennes, l'étude de Tackett est également une sorte d'histoire totale, une histoire de tous les protagonistes de l'événement, individus, groupes constitués et foules ; déployant un art consommé de la description, l'auteur nous fait vivre ces journées de juin-juillet 1791, qui commencent en réalité en avril avec l'affaire des pâques que le roi voulait faire à Saint-Cloud avec son confesseur, prêtre non assermenté, ce qui a fait grand bruit autour des Tuileries, le peuple de Paris contraignant la Garde nationale à empêcher le départ du roi. Le sous-titre du livre, en associant la question de « l'origine de la Terreur » à celle de Varennes, nous conduit à penser que la fin de l'événement ne se joue ni le 15 juillet 1791 avec le discours de Barnave à l'Assemblée constituante, ni le 14 septembre 1791 avec la prestation de serment à la Constitution, mais le 21 janvier 1793 ou plus sûrement le 3 septembre 1793, puisque l'objet du livre serait, *in fine*, la recherche des origines de la Terreur. La littérature sur ce sujet étant aussi abondante que disparate, Tackett a choisi de présenter très simplement en introduction les historiens « critiques » (terme qu'il préfère à celui, trop ambivalent, de « révisionnistes ») qui, dans le sillage de François Furet, ont développé, au cours de la décennie 1970, une explication de la Terreur différente de celle qui était communément admise depuis Aulard et Mathiez. Les historiens critiques, nombreux outre-Atlantique, s'intéressant davantage aux élites des

Lumières et aux écrits de Jean-Jacques Rousseau sur la volonté générale qu'au déroulement des événements, ont une vision très biaisée et très théoricienne de la Révolution, dont ils analysent les épisodes de violence tantôt par un simple déchaînement de barbarie, une résurgence du « primitivisme », tantôt (et là résiderait selon eux l'explication de la Terreur) comme la conséquence logique du principe de la volonté générale incarnée, dans toute son intransigeance, par la loi. À l'inverse de ces démarches, Timothy Tackett cherche dans le récit de l'événement, dans les archives, dans les correspondances et les mémoires des contemporains, à établir des récits à partir desquels s'exerce son expertise d'historien. De cette façon, le récit qui nous est fait de l'histoire de Varennes s'apparente parfois à de la *microstoria* car il est une somme d'aventures individuelles, de récits minuscules dont l'ensemble compose un tableau assez complet du choc de l'événement et de sa résonance à travers le royaume.

- 2 Divisé en huit chapitres organisés de façon quasiment cinématographique, le livre débute par un portrait de la bourgade de Varennes, observée comme une personne physique et sensible. La Révolution a beaucoup changé ses habitants dont le patriotisme s'était exprimé par de grandes fêtes et des illuminations au début du mois d'août 1789 ; une délégation était allée applaudir le roi à la fête de la Fédération du 14 juillet 1790. Que s'est-il donc passé pour que des villageois anonymes s'opposent au passage du roi ? Deux séries de causes peuvent expliquer une réaction aussi rapide : en juin 1791 à Varennes comme à Paris et dans beaucoup d'autres villes et villages de France, les sociétés populaires et les milices citoyennes étaient déjà assemblées pour préparer les prochaines élections dans une atmosphère enthousiaste ; d'autre part, les mouvements des troupes qui devaient protéger à distance le voyage du roi avaient attiré l'attention des villageois et les avaient effrayés, dans cette région frontalière obsédée par les invasions guerrières. Les deux chapitres suivants s'intéressent au roi, à ses proches et à l'organisation de la fuite. D'emblée, Tackett surprend en décrivant la personnalité de Louis XVI comme « énigmatique », à cause de son tempérament laconique ; il montre dans les chapitres suivants comment ce trait de caractère lui est compté négativement comme le signe d'une apathie et d'une indécision pernicieuses pour le royaume. Tous les détails de la préparation de la fuite sont ensuite scrupuleusement notés, depuis l'étude du poids des événements récents dans cette prise de décision (l'affaire des chevaliers du poignard en février, l'affaire des pâques en avril) jusqu'aux commandes passées aux fabricants d'attelage et autres bourreliers. L'aventure, bien que minutieusement organisée, a connu de nombreux retards qui seront partiellement causes de son échec. Le cortège royal est déjà reconnu à Châlons, mais la municipalité, fidèle aux nouvelles autorités, ne se décide à agir qu'après avoir reçu le décret de l'Assemblée nationale annonçant la fuite du roi. À Sainte-Menehould et à Clermont-en-Argonne, l'équipage intrigue en particulier parce que la couleur jaune de la livrée des cochers prête à confusion avec les troupes du prince de Condé dont le passage avait été remarqué. Le ton du récit des huit longues heures d'arrêt à Varennes nous introduit dans le tumulte et l'incompréhension de la confrontation entre un roi qui se croyait encore aimé de ses sujets provinciaux (tant il imaginait que la violence de la Révolution, dont il avait été la victime lors des journées d'octobre 1789 ne pouvait qu'être due à quelques "excités" parisiens) et une foule de patriotes effrayés (car ils craignent les armées des princes) mais résolu à faire respecter la loi en renvoyant le roi à Paris en vertu de l'obligation constitutionnelle de sa résidence près de l'Assemblée. Le récit du long retour de la famille royale, par une chaleur écrasante, contribue à illustrer le fossé d'incompréhension entre Louis XVI, qui continue à saluer

la foule en l'assurant de sa joie d'être de retour, et ceux qui ne sont décidément plus ses sujets, mais des citoyens méfiants. Sous le titre étrange « post mortem », Tackett s'exerce à un intéressant exercice d'histoire « contrafactuelle » qui lui permet d'insister sur la somme des hasards et des accidents qui ont modifié le cours de l'histoire ; il conclut que le roi était tout près de réussir, ce qui, outre la guerre étrangère, aurait causé une guerre civile en France. La ville de Paris, héroïne du chapitre suivant, profondément transformée par deux années de Révolution, très politisée grâce aux multiples sociétés populaires, aux journaux et aux cafés, mais aussi aux grèves qui perturbent une vie économique déjà fragilisée par l'introduction d'une nouvelle réglementation du travail (décret d'Allarde et loi Le Chapelier), accueille les fugitifs avec le mépris que l'on connaît. Cependant, dans son examen des réactions et des contradictions internes des citoyens, de leurs divers porte-parole ou des députés (les « Pères de la nation » étudiés au chapitre 5), Tackett oublie deux éléments importants du débat politique : les manœuvres des Orléanistes en faveur d'une régence qui serait confiée au duc d'Orléans et celles des républicains qui lancent la rumeur de la folie du roi pour obtenir sa destitution (puisque ce cas d'incapacité était prévu par la Constitution de 1791) ; les réactions décrites un peu plus loin (p. 172) par Tackett ne se comprennent pas autrement. L'analyse détaillée des caricatures de Varennes que j'ai personnellement conduite m'a permis de mettre en évidence ces deux aspects (voir *Le roi décapité*, Paris, Cerf, 1992, en particulier « une rumeur en juillet 1791 » sur la gravure *La Grande Colère de Capet l'Aîné*, p. 88-120). De la même façon, la description tout à fait réussie de la procession de la Fête-Dieu, avec le *Ça ira* qui remplace les chants liturgiques et transforme l'événement en procession patriotique, occulte une autre grande célébration civique, celle de la panthéonisation de Voltaire le 11 juillet, au cours de laquelle la figure du philosophe (« l'homme immortel ») est confrontée à celle du roi (« le faux pas », dit la caricature).

- 3 Les chapitres 5, 6 et 7, signalés par l'auteur dans sa préface à l'édition française comme particulièrement novateurs, examinent successivement les débats parisiens dans les clubs et surtout à l'Assemblée sur le sort à réserver au roi et donc à la Constitution, la montée de la tension avec les patriotes des Cordeliers, puis la fusillade du Champ-de-Mars. Tandis que l'Assemblée se réfugie derrière une légalité qui ressemble à du légalisme, le « peuple souverain » s'exprime avec force pour la première fois dans l'histoire du processus révolutionnaire, avant d'être écrasé par la proclamation de la loi martiale par le maire Bailly. L'analyse de la répercussion de l'événement dans les provinces a été conduite en croisant des sources d'archives et des mémoires contemporains, sur le modèle, revendiqué, de l'enquête de Georges Lefebvre sur « la Grande Peur ». Tackett y démontre le rôle de la rumeur et de la peur, en particulier dans les régions frontalières, peur du complot aristocratique, des armées étrangères et désarroi face à la trahison du roi... Mais on ne peut se contenter d'évoquer (p. 215) simplement un « mélodrame familial », même en se référant à Lynn Hunt, tant était encore prégnante la figure du « père-nourricier » de ses sujets : l'association systématique, depuis les débuts du règne, de Louis XVI avec Henri IV et Louis XII (XII+IV=XVI) révèle les aspirations d'un peuple périodiquement frappé par la disette. En examinant les correspondances des municipalités et les enquêtes demandées par l'Assemblée (chapitre 8), Tackett y constate un autoritarisme croissant des pratiques de gouvernement et de contrôle des administrations publiques ainsi que des citoyens pour mesurer l'état de l'opinion publique. Les Constituants ont accepté de prendre des mesures parfois hors de la légalité, de procéder à une première levée en masse et

d'envoyer dans les départements des représentants chargés de contrôler le pays. L'idée-force du livre, « l'origine de la Terreur » résiderait donc dans cette réponse brutale donnée par le nouveau pouvoir à la menace, très réelle, qui pesait alors sur la Révolution. Varennes a permis le dévoilement des complots et des conspirations qui étaient à l'œuvre dès les débuts de la Révolution elle-même (voir les premiers réseaux d'émigrés à l'automne 1789, puis l'établissement des camps contre-révolutionnaires dans le sud-est de la France en 1790). La peur de la conspiration et la haine des anciens ordres privilégiés ne sont donc pas toujours une simple obsession fantasmatique : l'affaire de Varennes, en révélant la duplicité du roi a montré que le trône était vide (Paolo Viola) et que l'Assemblée n'avait pas encore su prendre complètement le pouvoir, dans toutes ses dimensions. La violence accumulée des tensions anciennes explose justement en raison de ces peurs. Tackett montre d'ailleurs très bien que les victimes des violences exercées par la foule des villageois (certains aristocrates bretons, le comte de Dampierre, le marquis d'Ambly en Champagne, le seigneur de Poleymieux près de Lyon, ou de nombreux prêtres réfractaires) étaient déjà haïes avant la Révolution.

- 4 En conclusion, peut-on lire la réponse donnée par les Constituants à la crise de Varennes comme le premier acte de la Terreur ? Événement exceptionnel, puisqu'il privait le royaume de son père et dévoilait sa trahison, il a suscité une réponse très ambiguë, destinée à préserver la mise en œuvre de la Constitution sans condamner le roi. Cette solution, qui ne laissait aucune place à l'enquête ne pouvait satisfaire le « peuple » au nom duquel pourtant, depuis 1789, les décisions devaient être prises. L'absolutisme du pouvoir de l'Assemblée s'est imposé dans des conditions tortueuses en 1791 face à la puissance émergente des sociétés populaires. Tel ne sera pas le cas en septembre 1793 lorsque la Terreur est mise à l'ordre du jour sous la pression des sections parisiennes.